

La géographie dans notre folklore

Marius Barbeau

Volume 3, numéro 6, 1959

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020170ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020170ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barbeau, M. (1959). La géographie dans notre folklore. *Cahiers de géographie du Québec*, 3(6), 115–122. <https://doi.org/10.7202/020170ar>

LA GÉOGRAPHIE DE NOTRE FOLKLORE

par

Marius BARBEAU

du Musée de l'Homme, Ottawa

Le terme *folklore* peut s'appliquer aux traditions orales des indigènes d'un pays autant qu'à celles de ses habitants d'origine européenne, tout comme, pour le Canada, aux Sauvages et aux Blancs. Mais ici réservons-le aux chants, aux contes, aux légendes, aux danses, aux croyances et même aux arts domestiques qui ont été l'apanage des colons occupant le continent nord-américain depuis trois siècles. Plus encore, restreignons-le à l'élément d'origine française de ce qui est présentement le Canada. Mais le nom de folklore est d'usage récent. J'ai contribué moi-même à sa diffusion au Canada depuis 1914. On a fait du folklore partout, sans le savoir, longtemps avant de s'en rendre compte. Car les voyageurs et les chroniqueurs du Mississippi et du Nord-Ouest ont depuis plus d'un siècle observé que les canotiers scandaient toujours de leur chant le geste de leurs avirons. Et le frère Sagard en contrée huronne dès 1615 reprochait déjà à ses compatriotes la licence de leur répertoire préféré.

Dissertons d'abord du folklore parlé ou chanté des Blancs au Canada et en Amérique de langues française et anglaise. Ensuite nous réduirons notre sujet aux contes, aux légendes et aux chants de verbe français de la province de Québec et des provinces maritimes. Et c'est surtout de mes observations personnelles depuis 1911 que j'entreprendrai ici à vol d'oiseau mes lecteurs, en m'excusant de ma brièveté.

La Nouvelle-France ayant recouvert dès les débuts de notre histoire la majeure partie du continent, le folklore de France fut le premier à se confronter à celui des sauvages. Ceux-ci ne manquèrent pas tôt de s'y intéresser et d'en assimiler certains traits, d'autant plus que les missionnaires s'efforçaient de les civiliser et que les coureurs de bois ne manquaient pas de les débaucher de leurs grivoiseries. C'est pour cela qu'un certain nombre de contes français émaillent encore le répertoire indigène, en particulier celui des Algonkins et des Hurons-Iroquois du nord-est.

Le Dr Franz Boas, de New-York, avait remarqué que les Indiens pratiquaient des contes français et espagnols. Il me demanda, vers la fin de 1913 : « Y a-t-il encore au Canada des contes populaires ? » Je ne pus à brûle-pourpoint répondre à cette question, puisqu'on n'en avait jamais jusque-là recueilli ou publié chez nous. Mais, après réflexion, je répliquai qu'à Lorette près Québec, les Sioui m'avaient offert les récits de *La belle Jarretière-verte*, du *Corps-sans-âme*, de *P'tit-Jean tue le géant*, et de *L'eau de la fontaine de Paris*. Sur ce, le professeur Boas, en tant que sommité en la matière, me pria instamment de retourner à Lorette et de recueillir ces récits que j'avais refusés parce qu'ils n'étaient évidemment pas peaux-rouges. Nous ne nous occupions jusque-là (depuis 1911), au Musée national, que d'ethnographie et de linguistique. Je me

rendis donc à la réserve des Hurons et je me mis *presto* à noter à la sténographie des contes de source française. J'en fus émerveillé — ils abondaient — et je compris aussitôt la raison pour laquelle Boas, tout étranger qu'il fût au Canada, s'intéressait tant à ce genre de folklore, que les Canadiens eux-mêmes avaient complètement méconnu chez eux. En science folklorique, on recherche les origines de chaque trait, et, à Columbia University, New-York, on voulait savoir si, disons, *La Princesse du Tombozo* était venue aux Ojibway des coureurs de bois ou je ne sais d'où. Même explication pour les contes espagnols parmi les Mexicains pur-sang.

Une fois à l'œuvre sur les contes franco-métis de Lorette, il ne fut pas possible de m'arrêter en si bonne voie. Toutefois l'opinion, au Musée national dont j'étais, fut d'abord défavorable à cette tournure dans mes recherches. Je dus dès lors et pendant bien des années persévérer dans ma nouvelle orientation vers le folklore français dans mon entourage. Boas, en 1915, me fit nommer co-éditeur du *Journal of American Folklore* et, dès 1916 et 1917, deux gerbes de contes de Québec parurent en ce *Journal*, dont les origines remontent à 1888. Alcée Fortier, un Cadien de la Louisiane, en fut un des fondateurs et y publia lui-même quelques menus contes créoles, les premiers à ouvrir la voie à ce folklore français d'Amérique.

Pourquoi n'avait-on jamais prêté l'oreille, à Montréal et à Québec, à ces récits féeriques qui, un peu partout, amusaient les gens à la campagne et même à la ville et qui étaient typiques des veillées en chantiers, sur le Saguenay, en Gaspésie, à la Gatineau et ailleurs, autant sur le parcours du Saint-Laurent qu'en régions maritimes? Oui, pourquoi? Impossible de répondre à cette question, si ce n'est que les Canadiens en ville ont toujours professé un certain mépris pour les « habitants » et les illettrés des campagnes et des bois. Et les contes rustiques étaient indignes de la littérature, qu'on importait d'ailleurs toute faite de Paris.

La fondation de l'*American Folklore Society*, à Boston (1888), avait toutefois eu une certaine répercussion à Montréal, où Alcée Fortier, de la Louisiane, était venu faire de la publicité auprès des littérateurs. En résulta l'établissement, fort précaire d'ailleurs, d'une société folklorique bilingue. Un professeur de l'université McGill discuta, à ses premières séances, de littérature japonaise. Beaugrand et Fréchette contribuèrent les légendes de la *Chasse-Galerie* et du *Loup-Garou*. De là se cristallisèrent nos premières légendes écrites, à quelques exceptions près, soit *Les Trésors cachés*, *Le Grand Serpent de Lorette*, etc., des Gaspé père et fils, et peut-être *La Jongleuse*, de l'abbé Casgrain. Une fois la fenêtre entrebâillée sur les dires du terroir, on ne put la refermer complètement. Le D^r Drummond composa des croquis amusants, en langue farcie des bûcherons de la Gatineau ; il en fit un livre appelé *The Habitant*, qui fut très populaire. Fréchette publia ses *Originaux et détraqués* ; Louvigny De Montigny fit jouer sa *Cabane à sucre*. Cette effervescence littéraire inspirée du terroir fut appelée *Nouvelle École littéraire*. Elle dura fort peu d'ailleurs, faute surtout de recherches fouillées en folklore. E.-Z. Massicotte, de son côté à Montréal, publia une compilation de légendes canadiennes et se mit à recueillir des chansons. Mais, pris

de découragement en face de l'indifférence générale, il jeta bientôt ses pape-rasses au panier. Ce n'est que plus tard, après 1918, que les légendes entrèrent du plain-pied dans mes enquêtes régulières et qu'un volume tout entier du *Journal of American Folklore* leur fut consacré, en 1920.

Les chansons populaires n'avaient pas été si mal partagées, grâce à l'attention que leur prêtèrent des chroniqueurs étrangers en voyage, en canot d'écorce, dans le nord-ouest, dans le grand nord et le long du Mississippi. Les canotiers et voyageurs chantaient en avironnant si bien et si constamment que les étrangers ne manquèrent pas d'admirer leur voix et leur talent. Leurs commentaires élogieux, de bonne heure dans le siècle dernier, nous sont connus, en particulier ceux de La Rochefoucault, de Maufras, de Moore, de Bellantyne, etc. Black publia, un des premiers, des chants dits canadiens qu'il avait assez mal entendus dans la région de l'Arctique central. Et Ermatinger, un Suisse à l'emploi de la Compagnie de la Baie-d'Hudson, en Orégon (sur la rivière Columbia), en nota fidèlement avec texte et mélodie une bonne douzaine, qu'il laissa en manuscrits, vers 1830. Ce document fut dernièrement retrouvé et je l'ai publié dans le *Journal of American Folklore* (1954). C'est là la plus ancienne collection authentique de nos chansons folkloriques.

Mais un réveil se produisit à Québec, vers 1860. La Rue, Taché et Gagnon recueillirent force chansons qui foisonnaient autour d'eux et parvinrent à les publier. L'effort le plus notable de cette décade fut les *Chansons populaires du Canada* (1865), souvent rééditées et chantées depuis, d'Ernest Gagnon. Ce répertoire bien connu contient environ cent pièces, accompagnées de quelques commentaires. Gagnon y dit fort bien que cette gerbe n'épuise pas le sujet. Mais on arriva vite à la fausse conclusion que tout y était, de a à z. Massicotte, vers 1900, ne réussit pas à recommencer la cueillette et la publication à Montréal, bien qu'il ait pressenti la richesse de son terroir.

Pendant que je recueillais des contes, à Lorette, j'entendis certaines jolies chansons qui ne se trouvaient pas dans Gagnon. Ma curiosité en fut éveillée. Armé de mon phonographe Edison, je me décidai de tenter la collection de chansons et de contes aux Éboulements, en été 1916. Mon idée était de produire, si je n'étais pas déçu, un autre recueil à la manière du précurseur Ernest Gagnon. Émerveillement subit ! Partout on chantait des chansons de toutes sortes, à commencer par les plaintes et les danses. Elles se suivaient à la queue leu leu dans un timbre souvent modal et des rythmes parfois syncopés. Plus tard dans la même saison, j'allai à Saint-Irénée où je ramassai pendant trois jours le répertoire de Louis l'Aveugle, et le mois suivant, je me rendis à Tadoussac où le vieux Hovington me donna 90 chansons et bon nombre de contes. Au retour, j'arrêtai à la Beauce, où je recueillis de mon père quelques douzaines d'airs que j'avais entendus dans mon enfance. Somme totale pour une première récolte de musique folklorique : au-delà de 500 pièces, ce qui est cinq fois autant que dans le livre de Gagnon.

Chez nous à Ottawa, je commençai aussitôt à transcrire des chansons en texte et en musique, pour en tirer un *Romancero du Canada*. Mais je me butai aussitôt à des problèmes de prosodie et de langage musical. Il fallut donc aller

en Pennsylvanie consulter Jean-B. Beck, spécialiste alsacien de la musique des troubadours. Je devins ainsi un pionnier de la chanson folklorique sous tous ses aspects.

Durant ce temps, la cueillette des contes, des légendes et des chansons se continua, même à un rythme accéléré. Quelques collaborateurs — Massicotte de Montréal, Adélarde Lambert, originaire de Berthier-en-Haut, le Père Archange Godbout, de Lotbinière et de Portneuf, et autres — entreprirent sous ma direction la cueillette dans leur milieu, et leurs collections s'ajoutèrent à la mienne. À moi seul, en 1918, je récoltai 1,200 chansons au Portage du Témiscouata et en Gaspésie.

Impossible ici, d'esquisser, même en abrégé, l'inventaire du répertoire canadien tel qu'il est aujourd'hui dressé, au Musée national, à Ottawa, et aux Archives de folklore, à l'université Laval, Québec. Massicotte, pour un, me communique, pendant quelques années, plus de 2,000 chansons. Lambert fit une récolte considérable, qui n'est pas encore inventoriée. Et mes propres recherches, dans les deux décades suivantes, s'étendaient à la Baie-de-Chaleur, à l'île d'Orléans et à la Côte-Nord.

Une certaine propagande folklorique, surtout musicale, était inévitable. La Société royale, dès 1916, fut avertie de mes trouvailles. L'*American Folklore Society* s'augmenta d'une section canadienne, et les publications en français de son *Journal* devinrent annuelles. En 1919, nos *Veillées du bon vieux temps*, sous les auspices de la Société historique de Montréal, eurent un vrai succès populaire. Trois grands festivals en fin de mai 1927, 1928, 1930 eurent lieu au Château-Frontenac, à Québec, sous la direction conjointe de J. M. Gibbon, de la compagnie du Pacifique Canadien, et de moi-même, comme représentant du Musée national. Y figurèrent la chanson, la danse et les arts folkloriques. De 1924 à nos jours, j'ai publié, au pays et à l'étranger, plusieurs volumes de chansons et de contes canadiens, et la série se continue à un rythme accéléré. Il est urgent d'avancer, car nous avons maintenant aux classeurs du Musée national et des Archives de folklore près de 10,000 mélodies et 15,000 textes et un grand nombre de contes qui attendent leur tour pour parvenir au public.

Un événement de prime importance dans le domaine du folklore est l'entrée en scène de Luc Lacourcière, professeur à l'université Laval. Devenu folkloriste vers 1939, il s'est fait depuis l'apôtre de l'enseignement de notre science à l'université. Et le nombre de nos disciples s'est notablement accru depuis. Avec la collaboration de quelques collègues, il fonda les Archives de folklore, à l'université Laval. Cette corporation a déjà publié, depuis ses débuts vers 1946, sept volumes de mélanges qui révèlent les progrès du folklore chez nous. Se sont ajoutés à nos rangs plusieurs ouvriers des traditions populaires dont nous sommes fiers, soit :

Joseph-Médard Carrière, professeur à l'université de Virginie, qui cueillit et publia des contes de l'Ohio et du Missouri ;

Joseph-Thomas Le Blanc, de Moncton, N.-B., qui rassembla par la voix de *L'Évangéline*, son journal de Cadie, une gerbe de 800 chansons, dont 150 avec la mélodie écrite de sa main ;

François Brassard, de Jonquière, qui glana, autour de lui et dans le Nouvel-Ontario, une collection remarquable ;

M^{gr} Félix-Antoine Savard, qui collabora avec Luc Lacourcière dans ses recherches sur le terrain de Charlevoix et de Shippagan, Nouveau-Brunswick ; et *M^{gr} Savard*, comme Luc Lacourcière et moi-même, enseigne le folklore à l'université ;

M^{me} Madeleine Doyon-Ferland étudie la danse et le costume de la région environnant Québec ;

M^{lle} Carmen Roy, folkloriste au Musée national, s'occupe de sa Gaspésie natale et de la Côte-Nord ;

M^{me} Elizabeth Brandon, du Texas, et docteur ès lettres de l'université Laval, a surpassé tous les autres Louisianais dans la récolte folklorique au pays d'Évangéline ;

Le Révérend Père Germain Lemieux, s.j., natif de la Gaspésie, a établi un centre florissant à Sudbury, Ontario, où il enseigne le folklore et publie une revue ;

Le D^r Dominique Gauthier, qui explore le folklore parlé et chanté de sa paroisse à Shippagan, Nouveau-Brunswick ; enfin,

Conrad Laforte et *Roger Matton*, des Archives de folklore, à l'université Laval, qui classifient, transcrivent et préparent le grand répertoire des chants remis à leurs soins sous la forme d'enregistrements magnétiques.

Puis, pour terminer cette liste, ajoutons que les grandes collections de chants en français et en langues indiennes du Musée national sont graduellement transférées, aux Archives de folklore, de leur cylindre de cire Edison à des bandes magnétiques qui en assurent la conservation définitive en deux endroits sûrs, au lieu d'un seul.

* * *

Cette esquisse du mouvement folklorique se prête à quelques généralisations de nature géographique, qui ne sont d'ailleurs que provisoires, les enquêtes n'ayant jusqu'ici qu'échantillonné le vaste terrain du folklore vivant en Amérique française.

Trois régions principales invitent ici notre regard : le Saint-Laurent, la Cadie, la Louisiane, pour ne pas mentionner le Missouri, la Rivière-Rouge et le Nord-Ouest.

Le Saint-Laurent, maintenant mieux connu que les autres, se subdivise en régions assez bien démarquées : celles de Québec et du Bas-Saint-Laurent, de Montréal, de la rivière des Outaouais et du Nouvel-Ontario. Les districts de Québec embrassent Montmorency et l'île d'Orléans ; ils s'étendent jusqu'à Charlevoix et la côte attenante à Tadoussac. À l'île et à Montmorency, le vocabulaire oral a depuis longtemps subi l'influence des écoles. Certains élèves étudiaient au Séminaire de Québec ou chez les religieuses. De là vient que le parler régional est plus « correct » et moins folklorique. Les airs chantés sont guère fleuris et moins archaïques.

Mais aussitôt qu'on s'éloigne de la ville et de ses influences, comme en Charlevoix et à Kamouraska, on constate la plus grande pureté originelle des

sources. Les chanteurs « fionnent » leurs airs, même souvent les dansent et les accompagnent du violon. Les complaintes, dont un certain nombre sont de saveur moyenâgeuse, abondent ; aussi les chants de miracles et de pèlerinage. Montréal et les Trois-Rivières, ainsi que leur voisinage, sont fort différents. Les complaintes y sont rares et les fioritures, de même que la modalité des airs, deviennent plutôt exceptionnels. Regardez mes listes de versions dans mon *Romancero du Canada* et vous constaterez que beaucoup de chansons très répandues de Québec en aval ne sont plus représentées dans les listes pour Montréal et l'Outaouais. La Gaspésie, en comparaison, est admirablement archaïque. On y entre de plain-pied dans un moyen âge tragique et superstitieux. Les chanteurs se complaisent à fioriturer leurs airs, et ils ne dansent guère leurs mélodies. L'alternance des solos et des refrains y sont relativement inaccoutumés. La mer y souffle son amertume à pleines voiles. Tout au contraire, on se met à danser les refrains sitôt qu'on remonte le Saint-Laurent en amont de Québec. Là les chants ont beaucoup plus servi qu'à Québec au rythme du travail, aux danses, et à l'élan des avirons chez les canotiers. Les bûcherons de la Gatineau et de la Saint-Maurice n'ont pas manqué d'enrichir leur répertoire, soit de légendes, soit de chansons forestières.

La Cadie, telle qu'on l'a jusqu'ici étudiée à la Baie-de-Chaleur, au Nouveau-Brunswick et à Chéticamp en Nouvelle-Écosse, est un pays très différent du Canada laurentien. Il est aussi diversifié. En la seule île de la Madeleine on remarque plusieurs sous-dialectes à phonétique curieuse qui rappelle la Basse-Loire (en particulier le Poitou), d'où les ancêtres sont venus. Et l'on ne trouve guère en provinces maritimes de comparaison avec le folklore des Cadiens de la Louisiane. Les groupes cadiens, épars, sont depuis longtemps isolés les uns des autres. Tandis que, le long du Saint-Laurent, 19 chansons sur 20 sont d'origine française, en Cadie la proportion des chants purement régionaux est plus considérable. L'esprit de la tradition y est plus oral et rustique, moins littéraire ou citadin. On y trouve même, ainsi qu'en Louisiane, des sujets empruntés au folklore de langue anglaise, même nègre (créoles), aux environs de la Nouvelle-Orléans.

Les contes et les légendes se divisent en deux catégories. Les contes sont pure fiction, sans feu ni lieu : « Il était une fois . . . » Ils sont souvent millénaires et presque universels. Les légendes reposent le plus souvent sur des croyances ou des « superstitions » anciennes mais plutôt régionales. Elles sont sans cesse remaniées et localisées, au point que l'on rapporte telle aventure fantastique comme réelle, avec tel ou tel point d'attache. On y croit souvent mordicus, tandis que les contes sont dits pour amuser. Les premiers, en terroir nord-américain, furent découverts par Alcée Fortier, en Louisiane. La grande collection en débuta, en 1914, à Charlevoix, à Tadoussac et à la Beauce. Puis vinrent Berthier-en-haut (via la Nouvelle-Angleterre), et le Missouri. On affirma d'abord qu'aucun ne se trouvait en Cadie maritime. Mais, après 1945, on se mit à en trouver à foison au Nouveau-Brunswick. Les contes en ont couru grand, par l'entremise surtout des bûcherons qui, dans leur jeunesse errante, parcouraient les chantiers du nord-est, depuis le Bas-Saint-Laurent à la

rivière des Outaouais, au Michigan et même à la Pennsylvanie. Lorsqu'on en fait la cueillette, il faut toujours demander au raconteur d'où vient son récit. Ainsi Joseph Rousselle, chantant et racontant pour E.-Z. Massicotte, à Montréal, avait tout appris chez lui pendant son enfance à Kamouraska en aval de Québec. M^{me} Gédéon Bouchard, des Éboulements-en-Bas, venait comme ses contes, de la rive sud à Saint-Fabien, et quelques-uns d'entre eux descendaient, comme *Les Trois Soubaits*, d'ancêtres Meurons (Allemands) arrivés là après la guerre de l'Indépendance aux États-Unis.

Les légendes se basant sur de vieilles croyances au diable, aux loups-garous, aux feux-follets, aux trésors cachés, se disent tantôt à l'Islet, au Sault-au-Récollet et ailleurs, comme celle du *Diable constructeur d'églises*, qui a pris racine en une dizaine d'endroits sur le Saint-Laurent. Et la chasse-gallery de la Gatineau, originaire de la Basse-Loire, avec son Sieur Gallery, est un rameau de la Chasse d'Arthur en pays celtique.

Les chansons françaises d'Amérique sont de source européenne et elles remontent pour la plupart aux anciens colons de 1630 à 1680. Mais elles ne sont nulle part restées fixes et immuables. Tout comme les contes, les légendes, les jeux et les dits, elles étaient vivantes et variables. Nées autrefois sur les lèvres de jongleurs illettrés, elles se prêtaient aux goûts de la multitude, qui les remaniait sans cesse en les transmettant de bouche en oreilles à d'autres interprètes, dont la mémoire était tendre et volatile. Ainsi *Les trois beaux canards*, une favorite des canotiers d'antan, a déjà été recueillie plus de cent fois chez nous dans des variantes dont une partie fut créée au Nouveau Monde, comprenant plus de trente mélodies et refrains différents. *La fille à la fontaine*, chanson de travail et de danse, s'est multipliée encore davantage. Bref, les vieilles chansons de France se sont implantées en deçà de l'Atlantique, sans rien perdre de leur vitalité orale.

L'étude du folklore, surtout des chansons et des contes, est devenue une science exacte qui collabore avec la géographie humaine. Chaque item marque d'un point sa dissémination au cours du temps sur la carte, jusqu'à ce que le chercheur les rassemble pour les comparer et en retracer l'histoire. Par exemple, *L'Empoisonneuse* est une complainte du Piémont, découverte par Nigra ; elle brode sur un thème de l'invasion des Lombards, au VI^e siècle. On la crut tout d'abord purement locale, de l'Italie du nord. Mais elle réapparut dans les Alpes françaises. Millien la retrouva plus tard en Nivernais, en pleine France, mais une fois seulement. N'est-il pas surprenant de la recueillir en pleine verdeur plus de dix fois sur le Bas-Saint-Laurent ? Dame Lombarde dite l'Empoisonneuse appartient à la fois à l'histoire, au folklore et à la géographie, qui se sont faits ses compagnes de route.

La science du conte populaire, toute moderne qu'elle soit, est encore plus passionnante. Ses adeptes — Aarne en Scandinavie, Bolte Polivka en Germanie, Stith Thomson aux États-Unis et Luc Lacourcière à Québec — ont colligé les nombreuses versions en littérature des contes indo-européens en vue de les comparer et d'en définir le contenu. Dans leurs savants catalogues, chaque conte porte un numéro de 1 à 2,600 disons, et ces unités sont constituées d'épi-

sodes qu'on désigne des lettres *a, b, c*, etc. À les examiner de près, il est parfois possible d'en régionaliser les genres et même d'en déchiffrer l'histoire à travers le temps et l'espace. Ainsi *Le Trésor du roi Rhampsinite* fut une première fois recueilli en Égypte, au vi^e siècle avant J.-C., par le chroniqueur Hérodote. Pendant longtemps les historiens crurent que son origine était égyptienne. Mais Gaston Paris, dans une longue étude qui fut publiée après sa mort, contesta cette théorie et démontra que ce « conte à tiroirs » était né en Arabie, avait voyagé, d'un côté, vers l'Égypte et la Grèce et, de l'autre, avait parcouru l'Inde, la Chine, avait pénétré en Mongolie, puis, se retournant vers l'ouest, avait traversé la Sibérie, la Russie, la Scandinavie, puis l'Écosse. Une surprise réservée à nous Canadiens fut de le recueillir au moins dix fois dans le Bas-Saint-Laurent sous le nom de *Grand Voleur de Valenciennes et de Paris*. Pourtant on n'en a pas encore retrouvé de version en France, d'où il nous est venu.

L'usage musical et littéraire de ces traditions orales, si riches en Amérique française, doit intéresser les artistes et les compositeurs. Elles se prêtent à l'art moderne et académique. On a déjà commencé chez nous à s'y adonner, et l'Université Laval a fondé une chaire de folklore, ainsi que les Archives de folklore, sous la direction du professeur Luc Lacourcière. Nous sommes aux débuts d'une ère nouvelle.

